

Diderot et moi

Série – Entretiens

Entretien 2 – *Diderot et Michel Delon*

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription et notes Élise Pavy-Guilbert

Stéphane Pujol. Tu as une longue fréquentation de l'œuvre de Diderot, qui remonte sans doute à ta thèse de doctorat, qui s'est poursuivie avec l'édition de la Pléiade¹ et qui a également donné lieu à une biographie d'un genre original, *Cul par-dessus tête*², publiée en 2013. Commençons, si tu le veux bien, par l'histoire d'une rencontre, ta rencontre, avec Diderot. Est-ce à l'occasion de ta thèse sur l'idée d'énergie³, ou bien avant ?

Michel Delon. Je n'ai plus aucun souvenir de ce que j'ai pu lire de Diderot au lycée. On me l'a fait lire, mais quoi ? je ne sais plus. En revanche, quand j'ai quitté la khâgne de Louis-le-Grand – qui était vraiment trop insupportable – j'ai traversé la rue Saint-Jacques et je suis arrivé à la Sorbonne. Il y avait *Le Neveu de Rameau* au programme et j'avais comme professeur-assistant Jean Varloot.

S. P. Qui avait déjà édité Diderot...

M. D. Et qui était le directeur des « Classiques du peuple » dans lesquels il avait publié de nombreux volumes de Diderot. Jean Varloot a dû tout de suite nous faire sentir la complexité du texte, avec une approche nouvelle, d'histoire littéraire.

S. P. Il a édité *Le Rêve de D'Alembert et autres entretiens* alors, en Folio.

M. D. D'ailleurs, bien des années après, il m'a recruté dans la grande édition DPV des œuvres complètes⁴.

S. P. Tu as commencé à travailler sur Diderot dans le cadre d'un cours de la Sorbonne.

M. D. Oui, voilà mes premiers souvenirs de Diderot. Et puis, nous y reviendrons plus tard, j'ai lu un certain nombre de textes critiques dont *Diderot ou le matérialisme enchanté*⁵ d'Élisabeth de Fontenay, qui m'a montré qu'on pouvait avoir une approche différente de lka philologie et de l'histoire littéraire. Mêler Diderot à tout ce qui nous touche et nous intéresse au dix-huitième et au vingtième siècles.

S. P. Nous en parlerons après, mais as-tu relu depuis ce texte d'Élisabeth de Fontenay ? Moi aussi je l'avais lu, il y a très longtemps, et l'avais beaucoup aimé.

¹ Denis Diderot, *Contes et romans*, édition publiée sous la direction de Michel Delon avec la collaboration de Jean-Christophe Abramovici, Henri Lafon et Stéphane Pujol, Paris, Gallimard, Pléiade, 2004 et Denis Diderot, *Œuvres philosophiques*, édition publiée sous la direction de Michel Delon avec la collaboration de Barbara De Negroni, Paris, Gallimard, Pléiade, 2010.

² Michel Delon, *Cul par-dessus tête*, Paris, Albin Michel, 2013.

³ Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1988.

⁴ *Œuvres complètes de Diderot*, édition dirigée par Herbert Dieckmann, Jacques Proust et Jean Varloot dite « DPV », Paris, Hermann, 1975-.

⁵ Élisabeth de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Paris, Grasset, 2001.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Oui, il m'est arrivé de le relire, pas d'un bout à l'autre, mais de le reprendre, et toujours avec plaisir et profit. Ma thèse était une thèse d'État à l'ancienne : j'ai travaillé à cette étude pendant 15 ans. Maintenant, les thèses sont censées être faites entre 3 et 5 ans ! J'ai été élu assistant à l'université de Caen. Je travaillais avec Annie Becq qui avait choisi, pour le programme de licence, le discours matérialiste dans les années 1770 avec *Le Rêve de D'Ambert* (1769) de Diderot, et *De l'Esprit* (1758) d'Helvétius et le *Système de la nature* (1770) de D'Holbach écrit avec l'aide de Diderot.

S. P. Est-ce Diderot qui t'a soufflé l'idée d'énergie ?

M. D. C'est Jean Fabre, qui avait écrit *Lumières et Romantisme : énergie et nostalgie*¹. Je ne l'ai pas eu en cours sur Diderot, mais sur Rousseau et *La Nouvelle Héloïse*. C'est lui, après Jean Deprun à Louis-le-Grand, qui m'a donné le goût du XVIII^e siècle, à une époque où nous avons une approche un peu idéologique, celle d'une continuité des convictions et des combats du XVIII^e siècle à nos jours. Au cœur du XVIII^e siècle, il y avait Diderot. Pour revenir à Caen et au cours sur le discours matérialiste, c'était dans une université qui, même après 1968, était « à l'ancienne », avec cours magistral et TD. Je donnais donc les cours de TD et ce fut formidable : pendant un trimestre entier, nous avons lu *Le Rêve de d'Alembert* avec les étudiants, page après page. C'est une expérience pédagogique, intellectuelle et littéraire extraordinaire de lire de très près un texte compliqué qui suppose de maîtriser beaucoup de références. C'est un texte que je connaissais presque par cœur avec les étudiants.

S. P. Et avec d'autres collègues ? Était-ce le principe d'un séminaire ?

M. D. Non, il s'agissait de TD de Licence.

S. P. On ne fait plus guère ce type de cours aujourd'hui...

M. D. Oui... Lors de ma thèse, je me suis aperçu que le couple Diderot-Rousseau était le cœur même de l'idée d'énergie et de la transformation des Lumières en autre chose, que j'appelle le « tournant des Lumières ». De façon différente, Rousseau et Diderot dépassent un certain rationalisme des Lumières pour les conduire vers tout ce qui va se dérouler intellectuellement au XIX^e siècle.

S. P. Tu parlais de Jean Deprun, dont tu as suivi les cours au lycée Louis-le-Grand. Avait-il traité Diderot ?

M. D. C'était mon professeur de philosophie. Il avait peu parlé de Diderot. Mes relations, parfois complexes, avec la philosophie viennent aussi du fait que Jean Deprun était un professeur de philosophie atypique, qui refusait les grands philosophes « à système ». Au début, j'étais totalement ahuri, car on ne travaillait que des auteurs, disons *mineurs*, David Lamy l'oratorien ou David-Renaud Boullier, auteur de *l'Essai sur l'âme des bêtes*. Diderot l'intéressait en tant que philosophe qui n'était pas encore reçu par les philosophes...

S. P. Ce n'est pas dans la *doxa* philosophique ! Il y avait eu la tradition de Victor Cousin et d'autres qui avaient totalement écarté Diderot.

¹ Jean Fabre, *Lumières et romantisme : énergie et nostalgie, de Rousseau à Mickiewicz*, Paris, Klincksieck, 1963.

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Pour Lagarde et Michard, Diderot était assimilé et destiné au sensualisme. En relisant dernièrement ma thèse, je me suis demandé : faut-il maintenir l'idée de Diderot auteur *sensualiste*, un terme que critiquaient beaucoup à une certaine époque les philosophes. C'est vrai que le mot *sensualiste* a été inventé au XIX^e siècle, contre les empiristes du XVIII^e siècle, pour les accuser de dévier vers une morale relâchée et le matérialisme, mais le terme a aussi les mérites de son ambiguïté...

S. P. Il invite à penser que nos idées viennent de nos sens. Même s'il a pu être galvaudé, le mot fait sens.

M. D. La sensualité n'est pas un gros mot pour Diderot, alors que le terme *empirisme* est plus abstrait, moins parlant. Beaucoup de vocables ont été créés par les opposants à certaines doctrines philosophiques et ont été assumés par ceux qui étaient en quelque sorte accusés. Je trouve que les mots *sensualisme* et *sensualiste* peuvent être assumés *par*, et utilisés *pour*, la pensée du XVIII^e siècle.

S. P. Tu approfondis ta relation à Diderot à travers le couple Diderot-Rousseau. Je n'y avais pas pensé, tu parles d'une forme de dépassement du rationalisme, c'est vrai. On l'entend bien avec Rousseau, moins avec Diderot et pourtant, à t'écouter, c'est limpide. Ce couple est hautement problématique mais il est, en même temps, un vrai couple. Je comprends que tu aies pu, à travers ces deux auteurs et leur confrontation, penser l'énergie comme quelque chose de dynamique.

M. D. C'est une dynamique commune à Rousseau – qui interprète les Lumières dans un sens spiritualiste, et qui va pouvoir conduire à Chateaubriand et à toute la réaction antiphilosophique – et à Diderot, qui dépasse une conception mécaniste de la nature. L'énergie est une notion, sinon un concept, commune à l'antiphilosophie et à la philosophie.

S. P. Avec une réappropriation au fond qui diffère quand même d'un philosophe ou d'un auteur à l'autre. J'ai le sentiment que tu cultives une relation particulière à Diderot, on le sent très bien dans ta biographie, une relation qui n'est pas seulement savante, ni d'ordre intellectuel, mais un compagnonnage, une sympathie et même une forme d'identification. J'ai souvent eu cette impression.

M. D. Oui. Mais j'ai fait mon mémoire sur Sade, auquel il est difficile de s'identifier ! Les poètes surréalistes l'ont fait, mais dans la provocation, et le refus de toutes les valeurs établies... On est loin de mon caractère. J'ai étudié Sade toute ma vie et toute ma *carrière* – je n'aime pas beaucoup le mot – mais avec une distance ou une critique nécessaires. Alors qu'avec Diderot, je me sentais de plain pied. D'autant plus que c'est un immense écrivain, un très grand philosophe, mais qui a toujours été de son vivant un peu en dehors des institutions et qui longtemps a été hors des canons littéraires et philosophiques. Cette position change maintenant. C'est plus facile de s'identifier à quelqu'un comme lui.

S. P. Cette relation hors du canon, il l'a parfois subie et l'a bien cherchée aussi. Diderot était promis à une tout autre carrière : il aurait pu être abbé, comme son frère. Il y a chez lui une sorte de volonté de faire autre chose, d'écrire et de penser autrement. En même temps, on a tout fait pour lui interdire d'avoir un statut de philosophe, tel qu'il aurait peut-être aimé l'avoir...

M. D. C'est sûr que par rapport à Voltaire ou à D'Alembert, qui sont des institutions !... D'Alembert entre très jeune à l'Académie des sciences, puis à l'Académie française, devient secrétaire perpétuel. C'est un homme d'institution. Ils ont songé un moment à faire entrer Diderot à l'Académie, mais il reste difficile, il est trop ébouriffé, si l'on peut dire ainsi. Sans doute son matérialisme et sa provocation l'en ont-ils empêché.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. Cette biographie non académique, *Diderot cul par-dessus tête*, commence par une étonnante déambulation dans Paris, en compagnie du philosophe. Tu essaies de restituer le Paris d'autrefois avec des va-et-vient constants dans le Paris d'aujourd'hui, en montrant que tout se transforme. Elle se termine par un dialogue surprenant, dans lequel tu prêtes voix à Diderot, qui m'a beaucoup amusé. Tu prends évidemment une grande liberté avec Diderot, sa voix et celle de ses contemporains. Par delà le fait que tu imagines un Diderot plus proche de nous, qui aurait son mot à dire sur nos questionnements actuels, je voulais t'interroger sur l'expérience d'écriture de cette biographie, dans laquelle on sent que tu as pris beaucoup de plaisir, et celle du dialogue lui-même. Je ne crois pas que tu te sois jamais essayé à ce genre, qui n'est pas simple, j'imagine.

M. D. Il faut reconnaître l'intérêt d'écrire en dehors des voies universitaires. J'ai eu un directeur littéraire qui voulait absolument me faire écrire un roman ! J'ai refusé en disant que j'essaierai d'écrire une biographie la plus libre possible et affranchie du modèle académique.

S. P. Nous ne sommes pas loin du roman...

M. D. Oui, c'est vrai. C'est lui qui m'a engagé dans cette voie. Quand je lui ai rendu la première mouture du texte, il m'a dit : il reste encore des choses que vous avez dans le ventre et que vous n'avez pas sorties. Il m'a forcé à aller plus loin. Je ne savais pas comment. Il m'a dit : vous dialoguez tout le temps avec Diderot et vous faites sans cesse des allers-retours entre les siècles. La logique était donc de couper les ponts avec le fil biographique pour poser la question : comment dialoguer avec Diderot ? Je m'y suis risqué, mais en me disant : vraiment, les collègues un peu collés-montés ne me pardonneront jamais ce texte ! Tant pis, ce n'est pas pour eux que j'écris. Je me suis amusé, j'ai eu un grand plaisir à écrire. L'un des passages développe une discussion avec Diderot sur son petit-fils. Diderot a absolument voulu marier sa fille Angélique – dont il avait soigné l'éducation, il avait un rapport très aimant avec elle – à quelqu'un de riche avec lequel il partagerait des opinions anti-cléricales. Ce fut donc un bourgeois, profiteur de la Révolution, qui acheta des biens nationaux. Dès la deuxième génération, cette famille devient bourgeoise conservatrice. Les papiers de Diderot vont très vite se retrouver dans des familles nobles, c'est ça qui m'étonnait. Diderot et moi avons discuté de son petit-fils ! Je ne connaissais pas encore toute la correspondance entre le petit-fils et sa mère, Angélique Diderot, qui a été publiée récemment. Le petit-fils était attaché militaire à Berlin. Il est connu là-bas en tant que tel, comme le petit-fils de Diderot et il connaît encore des gens qui ont fréquenté Diderot. Il a un rapport affectueux à son grand-père, même s'il ne partage plus toutes ses idées. Dans la continuité des générations, il y a eu des renversements, sinon des tête-à-queue idéologiques, mais aussi des continuités affectives...

S. P. Le devenir singulier des molécules...

M. D. Oui, voilà !

S. P. Dans ce même livre et ce même dialogue, tu fais dire à Diderot, et c'est toi qui parles : « Lorsque des puissants prétendent nous empêcher de vivre et de penser, que des prêtres s'en mêlent et interdisent jusqu'au moindre plaisir, il faut bien vanter les passions et même les grandes passions. » Ce passage m'a étonné – tu sais mieux que quiconque la richesse et la complexité de cette idée des passions fortes chez Diderot – pourtant à cet endroit tu sembles réduire cette notion à une réaction contre les puissants, les prêtres, les différentes formes de coercition. Indépendamment de cette phrase prise dans un échange dynamique, qu'est-ce que Diderot fait des passions d'après toi et notamment des grandes passions ?

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Il n’y a aucun doute : les grandes passions dynamisent selon lui l’être humain. Sans passion, pas d’essence dans le moteur. Nous avons besoin des passions – ce que disent Helvétius et Diderot, dès les *Pensées philosophiques* – pour agir et ne pas être uniquement condamnés à la répétition...

S. P. J’entends bien, mais la grande différence, en général, entre tous ceux qui discourent sur les passions, et notamment au XVIII^e siècle, c’est aussitôt pour ajouter qu’il faut les tempérer et les modérer. Alors que chez Diderot, c’est presque l’inverse, on a une sorte de valorisation des passions...

M. D. N’éduquez pas trop vos garçons !...

S. P. Il y a chez Diderot une libération des passions qui va jusqu’à des formes intenses.

M. D. C’est ce qui distingue son sublime, et aussi sa philosophie, de celle notamment de D’Holbach. Tout le monde convient que Diderot a dû mettre la main au *Système de la nature*. D’Holbach a émondé et canalisé les idées. Diderot écrit toujours dans des registres différents les livres qu’il publie, ceux qu’il laisse à l’état de manuscrit et les livres dont il n’a jamais parlé à personne comme *Le Neveu de Rameau*.

S. P. C’est une idée qui t’est chère, empruntée aux libertins, celle de la diversité des moyens d’expression et de diffusion...

M. D. Oui. Diderot n’écrit pas la même chose s’il sait qu’il est lu par n’importe qui, ou uniquement par la quinzaine d’abonnés de la *Correspondance littéraire* de Grimm...

S. P. Il n’empêche, on a l’impression que ces deux prises de parole se télescopent chez lui : entre ce que l’on peut s’autoriser à dire, en ayant conscience des limites, et ce que l’on s’autorise à dire sans tenir compte justement de ces limites. Par moment, les deux entrent dans une forme de tension. Diderot prend conscience que toute vérité est bonne à dire, mais qu’elle peut être mal entendue. Il sait cette difficulté-là, dans les *Salons* ou d’autres textes...

M. D. Bien sûr. Les *Salons* sont écrits uniquement pour les abonnés de la *Correspondance littéraire*. Il y a des textes non publiés – comme *Le Neveu de Rameau* – les lettres à Sophie Volland – écrites pour une seule personne et avec très peu d’auto-censure – les *Salons* et toute une série de textes matérialistes qui comportent peu de censure.

S. P. Ce discours des grandes passions – ces passions fortes, où tout est possible, y compris l’apologie du scélérat – n’est-il pas pris dans une réflexion de nature esthétique, dans la représentation qu’il se fait des arts et des beaux-arts ? En revanche, dans un autre cadre, une autre prise de parole, en l’extirpant de ce contexte esthétique, ce discours est-il tenable ? Dans *Le Neveu de Rameau*, l’éloge des grandes passions est tenu par le Neveu, personnage immoral...

M. D. C’est vrai, mais il fait tenir à ce Neveu de Rameau scélérat toute une série de propositions que le matérialisme de Diderot assume totalement. Qui est le Neveu ? Quelqu’un qui n’aurait aucune conscience. Peut-on n’avoir aucune conscience comme l’aveugle ne voit pas et le sourd muet n’entend pas et ne parle pas ? L’aveugle et le sourd muet vont pourtant construire un savoir, malgré leur handicap. Le Neveu, monstre et infirme moral, peut-il produire une réflexion morale qui irait au-delà de ce que tout le monde accepte ? On retrouve une question de l’*Entretien d’un père avec ses enfants* : lorsque, pour des

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

raisons, bonnes ou mauvaises, on commet un acte répréhensible ou criminel, est-on bourrelé de remords ? En passant une frontière, en changeant de pays, en Orient ou en Chine, oublie-t-on, sous d'autres lois, le remords ?

S. P. Un syntagme revient très régulièrement sous la plume de Diderot : *mettez la main sur la conscience*. De deux options, laquelle choisirez-vous ? Selon La Mettrie, il n'y a rien à tirer du remords, dans une perspective matérialiste. Chez Diderot demeure cette injonction ou cette idée de la conscience.

M. D. Si l'on interroge sa conscience, elle dit la vérité humaine. On pense à Rousseau, entre conscience humaine et instinct divin. Diderot se passe du côté divin, mais il a aussi besoin de la communauté sensible. J'ai l'impression qu'il pose cette question : suffit-il d'être sensible pour avoir une conscience morale ? Y a-t-il continuité de l'un à l'autre ?

S. P. Dans le personnage du Neveu de Rameau, il pointe cette extraordinaire sensibilité esthétique et musicale et cette insensibilité morale. Il y a là une disjonction qu'il interroge.

M. D. Il y a aussi la sensibilité du père qui aime son fils...

S. P. Je voudrais revenir à ta grande thèse sur l'idée d'énergie, qui va bien au-delà des travaux estampillés *littérature*. Elle s'inscrit dans une série de synthèses magistrales publiées dans les années 70-80 sur *l'idée de nature*, de bonheur, d'énergie¹. Tu t'es déjà expliqué sur ton rapport à l'histoire des idées, à une époque où celle-ci était contestée ou discutée, par Michel Foucault notamment. Pourrais-tu nous expliquer comment et pourquoi tu as conçu ce projet de l'idée d'énergie et d'un travail d'histoire des idées ?

M. D. Le contexte était celui des travaux et des personnalités telles que Jean Ehrard, Robert Mauzi, Jean Deprun aussi sur l'inquiétude² qu'il trouve à la fois chez les philosophes, tel Leibniz, mais également dans des traités de jardinage ! Il a un très beau chapitre sur la musique... Ce qui m'a plu, dans l'histoire des idées, c'était de n'être enfermé ni dans un auteur ni dans une discipline au sens étroit du terme.

S. P. Ce qui me frappe, dans tes articles, c'est que tu travailles souvent à faire, sinon l'archéologie, du moins l'histoire d'une formule, d'un mot, d'une image...

M. D. Jean Deprun faisait ce type de cours.

S. P. J'ai l'impression que tu as une relation complexe avec les philosophes, tu en as parlé tout à l'heure, mais aussi avec les historiens, en tout cas ceux qui s'approchent de la littérature. En même temps, tu pratiques une historiographie à ta manière : une histoire des mots, des images, des idées, des métaphores. Qu'est-ce qui te distinguerait de la démarche et du travail de l'histoire culturelle, hors le rôle de l'archive ?

M. D. En tant que littéraire et historien des idées, on peut dire de l'histoire ce que l'on a dit de la philosophie. Longtemps, les historiens faisaient un énorme travail de dépouillement des archives. J'admire chez eux l'art de la synthèse et des sommes, écrites sur tel pays, telle province à telle époque, sur tel métier. C'est un travail absolument éblouissant. Ils utilisaient pourtant souvent les textes littéraires

¹ Jean Ehrard, *L'Idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Paris, Flammarion, 1970 ; Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 et Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1988.

² Jean Deprun, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1979.

Entretien 1 – *Diderot et Jean Mayer*

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

naïvement, en les réduisant à des témoignages. De même, les philosophes avaient tendance à isoler, dans les fictions littéraires, des énoncés qui les intéressaient, pour reconstruire un système. Philosophes et historiens ont appris aujourd'hui à lire la littérature. Les historiens dont j'ai été proche, comme Daniel Roche que nous venons hélas de perdre, ou Roger Chartier et Arlette Farge, savent puiser dans la littérature. Arlette Farge prend comme point de départ les archives, mais elle a toujours exigé d'elle-même une réflexion sur la manière dont elle écrit. Elle est devenue, je trouve, une très grande écrivaine. Elle rend compte de la façon dont les gens du dix-huitième pouvaient parler de leur vie, et elle se met en scène comme une femme du vingt-et-unième siècle. C'est parce qu'elle accepte de dévoiler sa parole qu'elle peut étudier en profondeur cette question au dix-huitième siècle. Grâce à Roger Chartier et à Arlette Farge, et à travers une série d'émissions que nous avons souvent faites tous les trois, mon expérience intellectuelle a été enrichie. D'autant plus que souvent les émissions étaient en direct ! Nous nous sommes bien amusés, ce fut passionnant.

S. P. Quant à l'histoire des idées ? J'évoquais Foucault...

M. D. Foucault attaque l'histoire des idées, mais celle de Paul Hazard. Foucault n'est pas totalement innocent. Il a une volonté de prise de pouvoir intellectuel et souhaite se mettre en avant, comme quelqu'un qui réalise quelque chose d'absolument différent. L'archéologie devait s'opposer à ce qui existait.

S. P. *La Crise de la conscience européenne*¹ reste un texte majeur.

M. D. Le texte de Paul Hazard explore souvent les continuités, tandis que Foucault se positionne plutôt du côté des ruptures.

S. P. C'est autant un geste philosophique que politique.

M. D. La fin du XVIII^e siècle n'est pas au centre de la pensée de Foucault, qui dialogue rapidement avec Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?* Ce qui intéresse Foucault est l'épistémè classique, qui se clôt avec Sade. La Renaissance s'achèverait avec Don Quichotte, la recherche des identités et des ressemblances. De même quelque chose finit avec Sade. Ce qui m'intéresse, inversement, est de réfléchir à la continuité à l'intérieur des pensées de Diderot et Rousseau.

S. P. Ta pensée est en cela plus proche du texte de Paul Hazard, qui reste encore une fois une étude étonnante et d'une pertinence totale.

M. D. J'ai entendu, dans les milieux autour de Michel Foucault, dire pis que pendre de la notion de *crise*, parce qu'elle est liée justement à une vision cyclique du temps. Or les métaphores utilisées par Foucault sont souvent géologiques, avec des déplacements de terrain...

S. P. Je pense au travail de Reinhart Koselleck sur *critique* et *crise*², qui est magistral.

M. D. Absolument. J'ai découvert tardivement les analyses de Koselleck sur la *Sattelzeit*, le temps charnière ou pivot. *Sattel* signifie la *selle* en allemand, et on reste dans l'alternative, on hésite. J'aurais sans

¹ Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin, 1935.

² Reinhart Koselleck, *Le Règne de la critique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand [*Kritik und Krise : ein Beitrag zur Pathogenese der bürgerlichen Welt*, Freiburg, K. Alber, 1959], Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

doute davantage dialogué avec ces écrits de Koselleck. Le tournant des Lumières est une période de crise, il n'y a aucun doute, comme il y en a eu sans doute peu auparavant. En même temps, c'est extraordinaire, car les gens qui naissent en 1770 vivent jusqu'en 1830 ou 1840 et connaissent donc intimement cette transition. C'est très net : il y a ceux qui, avec l'Empire et la Restauration, s'éloignent dans l'érudition, tels les Idéologues en général, et Volney en particulier : *Les Ruines*¹ est l'un des grands textes de cette époque. Puis en 1815-1820, Volney se tourne du côté de l'érudition et de la linguistique...

S. P. Dans ta biographie, au détour d'une ligne, tu dis ce que nous sommes nombreux à penser sans oser le dire, parce que nous n'aimons pas les reniements et les renégats, mais qui sait ce que Diderot – sans parler de Montesquieu ou de Voltaire – et Rousseau seraient devenus ? S'ils avaient eu l'heur de survivre à l'épisode révolutionnaire. Nul ne peut le savoir...

M. D. Bronislaw Baczko a écrit des pages passionnantes sur une phrase de Rousseau ! Baczko avait d'ailleurs commencé sa carrière dans les institutions de philosophie marxiste de la Pologne d'autrefois. Il avait fait sa première thèse en polonais sur Rousseau. Entre parenthèses d'ailleurs, Jean Fabre m'avait reproché de ne pas avoir lu son travail en polonais ! (*Rires*) Ce qui m'avait donné une certaine idée des devoirs que l'on a en tant que chercheur ! Il avait ajouté : j'en ai fait un résumé dans les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*... Baczko réfléchit donc à une formule de Rousseau, qui se demande si la vie d'un seul homme peut être sacrifiée pour bouleverser et réformer une société².

S. P. Il y a une phrase de Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville* dont je me suis souvenu récemment : méfiez-vous de ceux qui veulent donner des ordres³. Il y a une pente anarchisante chez Diderot et on ne sait pas ce que la Révolution aurait fait de cette pensée.

M. D. La formule de mai 68, *étrangler le dernier curé avec les boyaux du dernier stalinien*, était à l'origine une formule de Meslier, utilisée à nouveau sous la Révolution, *le dernier noble étranglé avec les boyaux du dernier prêtre*, finalement attribuée à Diderot dans un journal radical⁴.

S. P. On pense aussi aux images de Médée et de Jason chez Diderot...

M. D. Médée aurait fait rajeunir son père en le découpant en morceaux et en le faisant bouillir ! (*Rires*)

S. P. J'en viens à une question qui, j'imagine, pourrait être l'un de tes *joker*... En dépit de ta fréquentation avec Jean Deprun, et en dépit de Diderot lui-même, tu sembles parfois critique avec les philosophes, ceux d'aujourd'hui. Est-ce seulement pour des raisons institutionnelles ? Je t'ai souvent entendu déclamer contre eux, ou t'en moquer, sympathiquement. Le grand partage des savoirs, dont parlait Michèle Duchet et que Diderot déplore dans les *Entretiens sur le Fils naturel*, ne te gêne-t-il pas ? Pour le dire autrement et plus crûment, quel *mal* – le mot est évidemment trop fort ! – les philosophes font-ils à Diderot ?

¹ Constantin-François de Chasseboeuf, comte de Volney, *Les Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires par M. Volney, député à l'Assemblée nationale de 1789*, Paris, Desenne, août 1791.

² « Le sang d'un seul homme est d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre humain. »

³ « Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres, en les gênant. »

⁴ « Quand le dernier des rois sera pendu avec les boyaux du dernier prêtre, le genre humain pourra espérer d'être heureux. »

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. À l'intérieur de l'université, ce qui pouvait parfois m'irriter, est que les relations entre les philosophes et les littéraires n'étaient jamais symétriques. Les départements de littérature pouvaient élire des philosophes, mais jamais l'inverse !

S. P. C'est vrai.

M. D. Jean Deprun a longtemps été professeur de philosophie en hypokhâgne et en khâgne à Marseille, puis à Louis-le-Grand, puis il fut heureux d'entrer à l'université en devenant professeur de littérature du XVIII^e siècle à la faculté d'Aix-en-Provence. En tant que philosophe élu sur une chaire de littérature française, il a remis en cause sa discipline et modifié ses cours, ce qui a correspondu aussi à une évolution personnelle. Il s'est mis à faire de la littérature. Certains philosophes n'ont pas immédiatement accepté et relevé ce défi : savoir parler et travailler à partir des textes. Mais les meilleurs d'entre eux, ceux qu'on lit avec plaisir, ont suivi cette évolution. J'évoquais tout à l'heure Élisabeth de Fontenay. Elle a eu une formation classique de philosophie et a été abordée par Jean-Louis Barrault pour écrire un spectacle, *Diderot à corps perdu*¹, joué au Petit Orsay, à partir de textes diderotiens. Ce fut un magnifique spectacle. C'est juste après la rédaction de la pièce qu'elle a écrit *Diderot ou le matérialisme enchanté*, prenant comme point de départ sa mise en cause en tant que philosophe du travail philosophique de Diderot, et forcée d'écrire du Diderot à partir de Diderot ! J'ai beaucoup admiré cette évolution, ce passage entre littérature, théâtre et philosophie, et ce qu'il lui apportait, en retour, dans son cheminement en tant que philosophe. Il y a, parfois, une certaine limite à ce travail philosophique sur les textes. Pour la Pléiade, j'ai collaboré avec Barbara de Negroni, une vraie philosophe, aux analyses remarquables. J'ai apprécié aussi le premier livre de Colas Duflo sur Diderot². Ce que j'avais toujours envie de dire est : ces analyses sont très subtiles, mais parviennent à un discours ordonné et cohérent sur Diderot, alors que Diderot ne va jamais tenir ce discours ! Que se passe-t-il entre la réalité des textes de Diderot et leur mise en cohérence, pour ne pas dire en « système », ce système fût-il mobile, dynamique, contradictoire ?

S. P. C'est une opération de pensée, qui a pour toi des implications.

M. D. Prenons un exemple : *Le Neveu de Rameau*. Ce que j'ai aimé dans le dernier livre de Jean-Claude Bourdin – philosophe dont j'admire beaucoup les pistes qu'il ouvre – est qu'il reconnaît que nous n'arrivons pas parfaitement à comprendre ce que raconte Diderot. C'est vrai qu'à chaque fois que je reprends *Le Neveu de Rameau*, j'ai l'impression de ne l'avoir jamais lu, de n'avoir jamais rien compris, et c'est formidable.

S. P. C'est un texte qui résiste.

M. D. Voilà. Les philosophes parfois n'aiment pas ce qui résiste.

S. P. On s'éloigne peut-être un peu, mais c'est vrai, j'ai constaté qu'il y a eu une grande bascule dès l'instant où ils ont compris que la philosophie était aussi une scène. Il y a bien sûr des fictionalisations, des mises en fiction dans le discours philosophique, depuis toujours. Platon pour commencer, et bien d'autres. Je situe tardivement cette prise de conscience, mais elle a sans doute joué dans ce

¹ *Diderot à corps perdu*, création 1979, mise en scène : Jean-Louis Barrault, avec Catherine Sellers (Sophie Volland), Françoise Dorner (Mademoiselle de Lespinasse), Nathalie Bleyne (Mélanie de Salignac), Jean Topart (Diderot), Pierre Arditi (Le Neveu de Rameau, Bordeu), Charles Gonzalès (Diderot masqué, d'Holbach, Prêtre, Falconet) et Roland Oberlin (d'Alembert). Musique : Jean Guillou ; Collaboration artistique : Élisabeth de Fontenay ; Production : Compagnie Renaud-Barrault.

² Colas Duflo, *Diderot philosophe*, Paris, Champion, 2003.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

rapprochement entre fictions littéraire et philosophique, et a influencé aussi le discours que la philosophie peut tenir sur les textes littéraires. C'est le livre de Pierre Macherey, *À quoi pense la littérature*¹ ?

M. D. On peut prendre un exemple totalement différent. J'ai eu à faire une émission sur Sade avec Michel Onfray, qui présentait la philosophie comme une position de pouvoir : moi je suis philosophe, affirmait-il, donc j'ai raison. C'est un exemple facile, puisqu'il n'y aura plus grand monde pour le défendre. Mais le littéraire était aussitôt accusé de ne pas avoir les idées claires ni le concept suffisamment solide. Je crois que historiens, philosophes et littéraires ont évolué aujourd'hui, également du point de vue des corpus. Autrefois, nous avons des corpus différents : le philosophe s'occupait des auteurs à système, abstraits, conceptuels ; les historiens des archives ; les littéraires des textes considérés par l'école et l'institution comme « littéraires ». Or les littéraires se sont mis à étudier les correspondances, les journaux et tous les écrits à la première personne. Les philosophes se sont intéressés à la philosophie des pornographes, donc ont choisi des corpus qui n'étaient pas traditionnellement ou immédiatement philosophiques. Les historiens de l'histoire culturelle se sont penchés sur les textes littéraires de manière différente. Nos corpus sont de nos jours mêlés. Dans ces trois disciplines, du point de vue méthodique, on sait maintenant qu'on ne peut pas travailler sur un texte en isolant les propositions. Une proposition doit toujours être rapportée au personnage qui l'énonce, à la manière dont elle est organisée dans l'ensemble d'une intrigue ou d'une discussion. Nous avons changé, dans nos corpus, dans nos approches de l'objet texte et aussi dans nos manières d'écrire. Foucault est un grand stylisticien et le style parfois fait passer bien des choses. Arlette Farge est aussi une femme d'écriture d'une très grande qualité. Les meilleurs des littéraires écrivent bien. Certes, pas tous ! mais quand même. Donc nos objets, nos méthodes, nos démarches, notre rapport à l'écriture convergent, même si nous continuons à avoir des différences, mais heureusement !

S. P. Ne crois-tu pas que, dans le cadre des Lumières, existe une singularité ? Ces écrivains, ces philosophes sont aussi des hommes de lettres, des artistes. On évoque souvent l'image du philosophe-artiste pour Diderot. Leur inscription dans des champs disciplinaires est rendue complexe, au point que l'institution est gênée. C'est anecdotique, mais lorsque j'étais étudiant, j'avais été frappé par le fait que – je crois que c'était chez Gibert – quand on cherchait Diderot et Rousseau, il y avait deux rayons différents. Un dans la partie « philosophie », et l'autre dans la partie « littérature ». Cela m'avait paru immédiatement absurde, mais à l'époque, c'était pensé et organisé ainsi.

M. D. Petit exemple narcissique : j'ai écrit un bouquin sur le boudoir². À la Fnac, ils ne savaient pas où le ranger ! C'était littéraire, mais ce n'était pas vraiment un essai littéraire, même si tous mes exemples étaient littéraires, ou presque. Il aurait pu être au rayon « architecture », mais non... Ils m'ont dit : nous l'avons mis en « sociologie »... Je n'étais pas content, car cela signifiait que personne ne pourrait le trouver, mais en même temps heureux d'avoir un objet insaisissable ! C'était le schmilblick ! Le plus intéressant n'est-il pas de faire émerger des objets nouveaux ?

Ce que je disais sur nos philosophes du XVIII^e siècle, qui auraient bien ri de devoir se définir comme philosophe ou comme écrivain, est également valable pour toutes ces personnes qui, depuis l'Antiquité et la Renaissance, essaient de conjuguer tous les savoirs. Voltaire récrit les *Éléments* de Newton avec Émilie du Châtelet. Diderot compose – ce qui a fait sourire D'Alembert – un recueil de sciences et de mathématiques, que nous lisons certes peu, mais qui mérite l'attention. Diderot finit sa vie en laissant inachevés des éléments de physiologie. Ce chantier est important pour lui. Les littéraires, les philosophes

¹ Pierre Macherey, *À quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 et du même *Philosopher avec la littérature : exercices de philosophie littéraire*, Paris, Hermann, 2013.

² Michel Delon, *L'Invention du boudoir*, Paris, Zulma, 1999.

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

et les historiens n'ont souvent pas une culture scientifique suffisante qui les aide ou les prédispose même à prendre en compte ces textes scientifiques des écrivains. Inversement d'ailleurs, quand on regarde l'histoire des sciences en France, c'était souvent le parent pauvre de la recherche. Dans les instances d'évaluation en sciences, il y avait même une certaine méfiance envers les historiens des sciences, comme si ces chercheurs s'amusaient dans l'anecdote, au lieu d'être dans « le savoir ». En relisant *L'Idée d'énergie*, je me suis aperçu que je mettais de côté l'histoire des concepts proprement scientifiques, mais je crois que l'on pourrait approfondir les choses en ce sens. Dans la préface de nouvelle édition de ma thèse, j'ai voulu développer l'idée d'une thermodynamique, donc d'une métaphore à la fois fondamentale dans l'histoire des sciences et le développement de la société et de l'économie. L'enrichissement de la bourgeoisie est fondé sur la nouvelle industrie. Les descendants de Diderot sont des maîtres de forge. Mon hypothèse est que cette métaphore est une façon de penser toute une époque culturelle située entre deux pôles contraires, un froid et un chaud, et cette opposition entraîne un mouvement, celui du siècle.

S. P. En t'écoutant, je pense au couple action/réaction développé par Starobinski¹.

M. D. C'est quand même un livre extraordinaire. Dans le cas de Starobinski, que bien sûr j'admire beaucoup, sa spécialité première est Rousseau, le XVIII^e, l'époque de la Révolution... Mais sa culture lui permet de saisir la longue durée. Le point de départ de sa réflexion est le système nerveux et les réactions du corps à son milieu extérieur. C'est donc en tant que médecin et historien de la médecine qu'il développe sa réflexion. Il s'aperçoit que ce couple action-réaction est le fondement de Newton. Avec le texte de Benjamin Constant, *Des réactions politiques*², c'est une façon de penser aussi la dynamique historique. C'est un livre qui a été très important pour moi, bien après ma thèse, mais qui aujourd'hui encore nourrit beaucoup ma réflexion.

S. P. À propos de l'énergie, en quoi ta compréhension de cette notion diffère-t-elle de celle proposée naguère par Jacques Chouillet, dans *Diderot poète de l'énergie*³ ?

M. D. J'ai bien connu Jacques Chouillet. Il aurait pu être dans mon jury de thèse. Robert Mauzi était mon directeur de thèse. Il y avait comme philosophe Jean Deprun, comme littéraires René Pomeau et Roland Mortier, et un comparatiste, Jean Gillet⁴, mon collègue à Orléans à l'époque. Jacques Chouillet aurait pu être là et était d'ailleurs au premier rang pour écouter. Le livre *Diderot poète de l'énergie* était son premier ouvrage réalisé sans note, dans une grande liberté de ton, en 1984, année du bicentenaire. Deprun, qui était de nature dépressive était aussitôt venu me voir, désolé, craignant que je ne puisse achever ma thèse. Je lui ai répondu qu'elle était quasiment écrite. À l'époque je m'identifiais à mon sujet sur l'énergie. J'avais un objet relativement différent, ma thèse ne portait pas exclusivement sur Diderot, elle s'interrogeait sur une époque.

S. P. Est-ce que ce livre t'a aidé ? A-t-il attiré ton attention plus particulièrement sur Diderot ?

M. D. Il est paru un peu tard, ma thèse était quasiment écrite. Il y avait une différence, peut-être, et nous y avons fait allusion tout à l'heure. Jacques Chouillet est sensible au traitement des grandes passions et à l'ordre. Il veut souvent que Diderot soit un homme d'équilibre, qui recherche l'équilibre. Je crois plutôt à

¹ Jean Starobinski, *Action et réaction : vie et aventures d'un couple*, Paris, Seuil, 1999.

² *Des réactions politiques*. Par Benjamin Constant. Seconde édition, augmentée de l'examen des effets de la Terreur, [s.l.], [s.n.], an V [1796].

³ Jacques Chouillet, *Diderot poète de l'énergie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

⁴ Jean Gillet, *Le « Paradis Perdu » dans la littérature française. De Voltaire à Chateaubriand*, Paris, Klincksieck, 1980.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

la tension et aux contradictions. Dans les *Éléments de physiologie*, il y a une page qui, la première fois, m'a étonné et fasciné. Alors que Diderot est moniste, il n'y a aucun doute là-dessus, et matérialiste, puisque tout est matière chez lui, il affirme que l'être humain fonctionne avec deux centres : l'encéphale et tout le système nerveux, et le diaphragme, avec tout le système inconscient. Il suppose un dualisme de fonction.

S. P. C'est d'une modernité inouïe, parce que les neurologues aujourd'hui considèrent que nous avons deux cerveaux et que le deuxième cerveau est placé au niveau de ce qui pourrait être le diaphragme chez Diderot.

M. D. Si l'on prend cette idée au sérieux, il n'y a pas à chercher un équilibre, au sens propre. Il y a action et réaction permanentes entre l'encéphale et le diaphragme, un déséquilibre permanent qui ne peut qu'avancer.

S. P. C'est pour cette raison que je voulais simplement revenir sur cette idée. Tu disais, alors que Diderot est moniste, mais peut-être que justement, dans une perspective moniste, le cerveau est en quelque sorte déplacé. Ce n'est pas la même fonction, puisque Diderot distingue nettement encéphale et diaphragme. Mais pour autant, il y a une sorte de réincorporation, au niveau des viscères, de fonctions associées à la sensibilité et à la pensée.

M. D. Oui, et j'aimerais voir là, déjà, un modèle thermodynamique, car la métaphore leitmotiv sous la plume de Diderot est celle précisément de la chaleur. La sensibilité, c'est la chaleur et le sang froid – que l'on écrit à l'époque *sens froid* ou *sang froid* – vient tempérer les ardeurs ; donc l'être humain vit selon cette opposition du froid et du chaud. On peut relire tout le *Paradoxe sur le comédien* de cette manière. Le grand comédien n'est pas celui qui ne ressent pas, mais c'est celui qui refroidit les passions et les rejoue de tête. Il avance telle une machine à vapeur ! Comme dans les bandes dessinées, quand les personnages ont de la vapeur qui leur sort par les oreilles !

S. P. Je me demandais comment tu comprends justement ce monisme vitaliste, qui attribue notamment la sensibilité à la matière. Est-ce une invention de Diderot ? En quoi ce monisme diffère-t-il de Spinoza par exemple ? Diderot en fait quelque chose de très original.

M. D. Je reconnais que la thèse de Paul Vernière sur Spinoza est un ouvrage que j'ai moins fréquenté. Tu couperas (*rires*). L'un des moments les plus difficiles, ou qui aurait pu être le plus difficile de ma carrière, est quand Jean Deprun et Olivier Bloch cherchaient un littéraire dans le jury d'Habilitation à Diriger des Recherches de Pierre Macherey. J'y ai donc été, dans ce jury. Je m'y sentais mal à l'aise. Macherey avait comme auteurs au centre de son travail Spinoza et Hegel : impossibles à maîtriser pour moi !

S. P. On ne coupera pas ! (*Rires*). Je pensais à Jonathan Israel, *Les Lumières radicales*¹. Il y a eu toute une littérature sur Spinoza comme ligne de partage. Nous n'allons pas parler de ça, car cela nous éloigne du sujet. Revenons à l'attribution de la sensibilité à la matière. On voit bien les réminiscences du matérialisme antique. Mais, de ce que tu as pu comprendre, comment Diderot a-t-il conçu les choses ?

M. D. Ce qui est étonnant chez Diderot et les Encyclopédistes, c'est qu'ils convoquent des idées, qui existent évidemment avant eux, et ils en font quelque chose de nouveau. Je n'ai jamais présenté cette idée

¹ Jonathan Irvine Israel, *Radical Enlightenment: Philosophy and the Making of Modernity, 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

en tant que telle, mais tu évoquais la méthode de Deprun, suivre une formule ou une métaphore dans ses mutations, ses métaphormoses, ses pertes et ses résurgences...

S. P. Méthode qui est un peu la tienne...

M. D. Oui et que j'assume, qui est aussi celle de Jean Starobinski... La plupart des métaphores utilisées par Diderot pour dire cette sensibilité universelle et ce monisme matérialiste existent auparavant – le grand océan de matière, l'araignée, la ruche, le clavecin – mais sont souvent présentes dans des textes spiritualistes.

S. P. Je pensais au contraire que le grand océan venait de Lucrèce ou d'Épicure...

M. D. Le grand océan, je crois que c'est surtout Spinoza. De manière totalement différente, je travaille de plus en plus sur Sade, qui est un grand recopieur. Deprun avait une formule : le lion, c'est du mouton mais bien digéré ! Sade, c'est toute la littérature d'avant, digérée d'une étrange façon, et ses textes semblent inouïs. Diderot remanie une série de thèmes et d'images et en fait quelque chose de novateur à sa manière.

S. P. Mais la sensibilité attribuée à la matière, ce n'est pas chez les spiritualistes qu'il a pu trouver cette idée...

M. D. Non, bien sûr ! Mais les métaphores du clavecin ou de l'horloge supposent un claveciniste ou un grand horloger, donc il faut une âme.

S. P. Dans une perspective mécaniste...

M. D. Dans *Le Rêve de d'Alembert*, c'est hallucinant : le texte finit quand même par l'image des clavecins qui s'accouplent et forment des petits clavecins ! Cette image est totalement insolite ! Diderot prend ses adversaires idéologiquement au pied de la lettre, et au mot, et conduit leur raisonnement jusqu'au bout. C'est renversant.

S. P. Cette expression que l'on emploie souvent, de *monisme vitaliste*, est réductrice par rapport à ce que fait Diderot, qui est en réalité autre chose, un dépassement de ces catégories...

M. D. Tout à l'heure nous parlions des systèmes. Pour des raisons pédagogiques, il faut bien employer ces catégorisations. Dans mon expérience intellectuelle, j'ai deux ou trois fois écrit – enfin on me les a commandées, j'ai accepté et je l'ai même fait avec beaucoup de plaisir – des histoires littéraires, d'abord chez Artaud, puis aux PUF et enfin en Folio idées. C'est un peu culotté de résumer en 300 pages tout le XVIII^e siècle. Mais, en même temps, c'est un exercice qui force à la synthèse et qui permet de poser la question des lignes à déplacer, par rapport à une tradition. Il faut être pédagogue, donc simple et simplificateur, sans jamais que les hypothèses avancées se sclérosent, se pétrifient et deviennent une vérité dogmatique.

S. P. Il y a une sorte de dynamisme de l'image...

M. D. Voilà, c'est ça. Diderot file les métaphores avec un sacré culot !

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. Un jour que je t'interrogeais sur la conception de la liberté métaphysique chez Diderot – je ne sais plus si j'avais utilisé l'adjectif *métaphysique*, mais je pensais à celle-là, et non à la liberté politique – notamment sur le rapport entre volonté et liberté, et que les contradictions qui percent dans son œuvre à ce sujet, tu m'as répondu que Diderot se moquait de ce que signifie savoir être libre. C'était une question littéraire dans une formule oiseuse ! (*Rires*). Peux-tu expliquer pourquoi ? Il me semble au contraire une qu'une partie des sciences du vivant ne cesse de poser le problème : sommes-nous réellement libres ou simplement croyons-nous l'être ?

M. D. Dans ma vie, je ne me suis jamais posé la question : suis-je libre ou non ?

S. P. C'est vrai ? Alors que tu fréquentes assidûment des textes qui posent régulièrement la question, et Diderot parmi d'autres. Pour le dire autrement, la question du déterminisme, ne t'a-t-elle jamais effleurée ? Je rentre dans des considérations un peu plus personnelles, mais as-tu l'impression, en tant que Michel Delon, que tu as été *déterminé* ?

M. D. La fin de la préface de ma thèse consiste à dire : je suis la cinquième génération d'enseignants. Le père de mon arrière-grand-père était instituteur, avant 1848, donc chez les curés. Mes deux arrière-grands-parents étaient directeurs d'école de la Troisième République : mon arrière-grand-père de l'école de garçons et mon arrière-grand-mère directrice de celle des filles. Ils ont eu un fils, mon grand-père, qu'ils ont marié à la plus belle institutrice de l'école, qui était ma grand-mère. Ma mère était professeure à l'école normale. Il y a donc un déterminisme. Je l'ai toujours dit : je n'ai aucun mérite à être devenu universitaire, professeur à la Sorbonne. C'est grâce aux quatre générations qui m'ont précédé. En même temps, le voie n'était pas toute tracée, il y avait de grandes marges.

S. P. C'est ce que dit à peu près Diderot, par rapport à Helvétius...

M. D. Diderot le dit aussi sur le mode de la réfutation. Nous n'avons jamais réussi à connaître les parties écrites par Diderot dans le *Système de la nature*. Il ne signe rien. On voit très bien que certains passages sont repris. Ce qu'il assume, en tant que telle, est une *Réfutation d'Helvétius*. Il lui semble qu'il faut plutôt être du côté du déterminisme du caractère individuel, comme le pense d'Holbach, que de celui du déterminisme social, qui lui paraît plus réducteur, tel que le conçoit Helvétius.

S. P. Et le biologique ?

M. D. Le déterminisme biologique est plutôt proche de celui du caractère... Mais, en y réfléchissant, je songe à l'un de mes chapitres de l'idée d'énergie sur la volonté. Je me suis demandé pourquoi j'ai consacré un chapitre à ce thème. La question de la volonté apparaît plus nettement à la fin du XVIII^e siècle. Pendant longtemps, de Théophraste à La Bruyère, le caractère est une typologie des tempéraments. Nous avons tous notre caractère, de nature. Puis, au tournant des Lumières, le caractère devient une volonté particulière. On avait *un* caractère, et désormais on peut avoir *du* caractère. Or la personne qui a *du* caractère joue sur les marges de liberté qu'elle conquiert, à travers le déterminisme social et corporel. Figaro a du caractère, ainsi qu'un certain nombre de personnages de cette époque, qui s'affirment. Napoléon, Bonaparte d'abord, est ce petit général, venant de Corse, avec un horrible accent, et qui s'impose par sa volonté. Il dit aux soldats en haillons de la République qu'ils vont vaincre, car ils sont républicains et savent ce qu'ils veulent, alors qu'ils n'ont ni chaussures ni fusils ! Inversement, dans les textes de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e, un nouveau thème ou motif, une nouvelle figure apparaissent dans la littérature : l'aboulie et le personnage sans volonté. *Adolphe*, chez Benjamin

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

Constant, est un personnage intelligent, beau, séducteur, mais qui n'arrive pas à savoir ce qu'il veut. Maine de Biran, dans son journal, se heurte sans cesse à son absence de volonté de continuité. Il est totalement soumis aux circonstances, au beau temps... C'est à ce moment que les journaux intimes se mettent à noter le temps qu'il fait. À partir de là, d'ailleurs, c'est passionnant, on peut observer les grands moments dépressifs dans les journaux intimes, et les comparer avec la saison ! Il y a un moment où la volonté devient un objet de réflexion des médecins, des philosophes, des écrivains. J'évoquais Benjamin Constant, mais l'extraordinaire écrivain de l'aboulie, la perte de de volonté, c'est Senancour. C'est quand même passionnant ! Il écrit toute une œuvre pour dire qu'il n'a aucune volonté. Pourtant il a tout lu, il est intelligent, il ébauche des romans... Mais il se heurte à cette question de la volonté.

S. P. Je reviens à l'articulation de la volonté et de la liberté. J'ai le souvenir d'un commentaire de Jacques Proust qui pensait que l'on se trompe, et Diderot fait bien la distinction, entre vouloir et être libre... Quel est ton rapport au déterminisme, au fond c'est ça qui m'intéressais...

M. D. Étant donné mon éducation, ma famille, le déterminisme est une évidence. Mes parents me disaient : tu es bon à l'école, c'est normal. Si je n'étais pas premier ou parmi les tout premiers, ça aurait été mal compris ! J'investissais le minimum de volonté pour faire fructifier le déterminisme.

S. P. Et le capital !

M. D. Le capital symbolique dirait Bourdieu... Il se trouve que le plaisir pris au travail intellectuel et à la perspective historique m'ont poussé à poursuivre mes recherches et à ne pas m'arrêter de lire des textes anciens, de m'interroger sur eux. Je n'ai jamais pensé à une « carrière », comme je te le disais, je faisais ce qui me faisait le plus plaisir. Je suis d'autant plus sensible à cela que le phénomène de dépression est une perte du plaisir et une incapacité de la volonté. Les personnes dépressives peuvent avoir l'impression d'être rattrapées par un déterminisme qui menace de tuer. Il y a une forme de lucidité à comprendre et formuler ces éléments. La question du déterminisme me touche, pour des raisons personnelles.

S. P. Moi aussi ! Pour des raisons aussi personnelles.

M. D. Et je suis devenu père...

S. P. D'autant que j'ai le souvenir que tu as inscrit tes enfants dans un collège où il n'y avait pas beaucoup de gens promis à un grand avenir...

M. D. Oui, un collège du 18^{ème} arrondissement, en pleine ZEP (Zone d'Éducation Prioritaire).

S. P. Qu'est-ce que Diderot t'a appris sur la nature du bonheur ? Tu l'écris d'ailleurs dans ta biographie, c'est un philosophe du bonheur, je crois que tu as cette formule. Peut-il servir de *memento* pour la conduite de notre existence ? Diderot pense-t-il d'une manière singulière le fait d'exister et de jouir pleinement de son être, comme le dirait Montaigne ? La fréquentation de Diderot t'a-t-elle aidé, éclairé sur ta façon de vivre ? Peut-être n'es-tu pas entré dans ce rapport, ou à ton insu peut-être...

M. D. Il a beaucoup couru aussi, il travaillait pour gagner sa vie, faire l'*Encyclopédie* !

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. Je te demandais cela parce qu'il ne cesse de répéter, tu connais l'expression, « nous n'avons qu'un devoir, c'est d'être heureux¹. » Cette injonction est de l'ordre de la prescription morale : il faut être heureux. Comme si le bonheur n'était pas seulement quelque chose que l'on saisit, mais qui relève aussi du devoir être. Cette formule m'a toujours frappé. J'avais l'impression qu'elle était de l'ordre de la conviction intime.

M. D. Je crois aussi que c'était pour s'opposer à toute la morale coercitive et religieuse. Notre vraie tâche ici-bas n'est pas de préparer l'au-delà, de perdre cette vie au nom d'une autre vie.

S. P. Concernant le rapport de Diderot aux arts en général et à la peinture en particulier, dirais-tu qu'il est fondateur d'une nouvelle esthétique ?

M. D. Les *Salons* ne sont pas les premiers comptes-rendus des expositions de l'Académie royale. Il y en a quelques-uns auparavant, mais il en fait quelque chose que personne n'avait alors jamais expérimenté avant lui. Le genre du *Salon* commence lorsque Diderot transforme un compte-rendu en une œuvre littéraire, puis viennent Stendhal, Baudelaire, jusqu'à Mirbeau, et ainsi de suite, pendant un siècle et demi. Diderot inaugure un genre. Il n'invente pas la critique d'art bien sûr, mais celle-ci ayant pris la forme des comptes-rendus journalistiques des expositions de peinture tous les deux ans au Louvre, il s'en empare. Grâce aux demandes de Grimm, là encore il y a un déterminisme extérieur, et grâce à ce que lui offrait la *Correspondance littéraire*, c'est-à-dire l'indépendance par rapport à l'opinion et aux susceptibilités, grâce à l'urgence – il fallait écrire vite pour les abonnés – il réalise une œuvre comme personne ne l'avait fait auparavant.

S. P. Il y a aussi la contrainte particulière que tu signales, un défaut métamorphosé en potentialité créatrice et artistique, de l'absence des œuvres. Il faut expliquer les images à un spectateur-lecteur, qui n'a jamais eu les toiles sous les yeux. Il y a donc ce travail de création-recréation. Un ouvrage a été consacré à l'esthétique de Diderot², un autre à l'esthétique de Rousseau³. Au-delà de l'insuffisance de la formule « esthétique de... »...

M. D. Oui, et l'ouvrage de Jacques Chouillet, *La Formation des idées esthétiques de Diderot*⁴.

S. P. Un livre remarquable.

M. D. Absolument. Jacques Chouillet avait déposé comme sujet de thèse auprès de Jean Fabre « l'esthétique de Diderot ». Comme c'était devenu presque la logique de la thèse d'État d'ancien régime, au bout de quinze ans, Jean Fabre lui a dit : il faut vous arrêter là, vous avez déjà écrit 600 pages. Concentrez-vous seulement sur la formation des idées esthétiques de Diderot ! Jean Fabre ajoutait dans un commentaire pour les autres : c'est dommage, il s'interrompt quand ça commence à devenir intéressant ! (*Rires*). C'est-à-dire aux premiers *Salons* : 1745-1763...

¹ « Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, de se rendre heureux ; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie, et de ne pas craindre la mort » Diderot, *Éléments de physiologie* (1778), Paris, Hermann, édition « DPV », tome XVII, p. 516. Dans la troisième partie, « Phénomènes du cerveau », chapitre VII « Passions », Diderot écrivait déjà, *Ibid.*, p. 486 : « Il n'y a qu'une seule passion, celle d'être heureux. »

² Yvon Belaval, *L'Esthétique sans paradoxe de Diderot*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1950.

³ Philippe Lefebvre, *L'Esthétique de Rousseau*, Paris, SEDES, « Esthétique », 1997.

⁴ Jacques Chouillet, *La Formation des idées esthétiques de Diderot : 1745-1763*, Paris, A. Colin, 1973.

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. C'est une question pas forcément posée... Peut-on dire que Diderot a composé ou dessiné une esthétique particulière et quels en seraient les éléments, sans les décliner tous évidemment... Qu'est-ce qui te paraît saillant ?

M. D. Je vois deux choses. Coexistent chez lui, de manière conflictuelle, la vieille poétique de l'imitation et une nouvelle esthétique de la création artistique. On passe d'une poétique à une esthétique. L'idée d'énergie bien sûr est présente de façon sous-jacente : l'œuvre d'art n'est plus une image ou une représentation de la nature, mais la re-création, la création nouvelle, de l'énergie de la nature. Une nature en mouvement ne peut pas être imitée puisqu'elle est en mouvement, c'est un tableau mouvant. Le grand artiste peut redonner à voir l'énergie de la nature, par le biais de sa propre énergie. L'énergie ne se limite pas à un cadre, à un contrefort, elle engage la relation avec le spectateur, l'auditeur ou le lecteur, dans l'échange. Le récepteur devient un interprète, un élément central, de cette énergie générale. De l'imitation à la création, donc...

L'autre idée est celle de la fin des « beaux-arts réduits à un seul principe¹ ». Chez Diderot, il y a *des* beaux-arts que l'on répartit autrement, les arts de l'espace et ceux du temps. Non plus seulement l'*ut pictura*, mais aussi l'*ut musica*. La musique est un modèle différent. Les arts du temps et de la durée ne peuvent pas fonctionner de la même façon.

S. P. Il ferait éclater, d'après toi, cette utopie d'un système, au fond, de réduction à un seul principe...

M. D. Il ne le dit pas aussi nettement, mais c'est évident. Il s'intéresse aussi à chacun des arts : dans les *Salons*, la peinture, la sculpture, la gravure et le dessin, mais aussi l'ébauche et l'esquisse. Il a une page célèbre sur l'esquisse, préférée au tableau fini. Or qu'est-ce que l'esquisse sinon le jet, l'impulsion. Inversement, la ruine est parfois plus belle que le monument, parce que le temps a fait son œuvre, et que c'est un mouvement, le bâtiment est en train d'être usé, de s'abîmer. C'est une lutte avec la nature.

S. P. Diderot n'aime pas ce qui est arrêté.

M. D. Oui, il n'aime pas son portrait par Van Loo !

S. P. Lorsque tu parlais du passage d'une poétique de l'imitation à une esthétique de la création, je me demandais si cette poétique de l'imitation, avec la notion de modèle idéal, n'est pas quelque chose dont il discute déjà, et qui est dynamique chez lui. Ce n'est plus l'imitation de la belle nature, c'est le modèle idéal, qui est encore autre chose. Il y a donc une tension entre la vieille esthétique et la nouvelle.

M. D. Absolument. Ce qui est extraordinaire, c'est le préambule au *Salon de 1767*, il fait du Platon : la caverne, les Idées... Mais il parvient à rabouter cet idéalisme platonicien avec l'empirisme, l'expérience répétée, l'inconscient. Le ciel des Idées est notre inconscient qui forge ses idées. Il renverse Platon en imposant son système matérialiste. Ainsi le beau idéal n'existe-t-il pas de tout temps, en dehors de nous. Nous le forgeons progressivement, par nos expériences répétées et une espèce de digestion inconsciente, qui fait que nous arrivons à entrevoir un beau idéal. Le travail de l'artiste consiste à mettre en formes plastiques, en notes ou en touches de peinture ce beau idéal...

¹ Charles Batteux, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, Paris, Durand, 1746.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. Cette intuition théorique, j'ai envie de la voir illustrée dans le compte-rendu sur *Corésus et Callirhoé*¹. Tu parlais des arts du dessin et de la musique, mais qu'en est-il de la littérature du point de vue esthétique ? Diderot a-t-il l'idée qu'il faut proposer autre chose, donner à lire une autre manière d'écrire de la fiction ? Le fait-il sans le théoriser ? As-tu l'impression d'une esthétique de l'écriture et de la littérature ?

M. D. Ce qui est sûr, c'est qu'il récuse le modèle de l'œuvre fermée obéissant à une poétique dogmatique. Il ne pratique que des genres discontinus, ouverts, auto-critiques et méta-fictionnels.

S. P. Dans une espèce de tension permanente entre la production de l'illusion et la destruction de cette même illusion.

M. D. C'est toujours le chaud et le froid, la chaleur de l'émotion et la froideur de la distance...

S. P. Tu le vois ainsi, avec ce que cela peut supposer de déconvenue pour le lecteur...

M. D. À la fin de *La Religieuse*, dans la préface-annexe, un de ses amis écrivains arrive et trouve Diderot en train de pleurer. Mais pourquoi pleure-t-il ? Précisément parce qu'il se désole d'un conte qu'il se fait ! C'est une mise en scène d'accord, mais au second degré.

S. P. De la même manière, Diderot est entre le rire et les larmes. La mystification est destinée à rire et faire rire et pourtant elle est truffée de pathétique.

M. D. La conclusion de *La Religieuse* se trouve dans la *Correspondance littéraire* : on a l'impression que Grimm écrit. Or nous avons le manuscrit autographe, de la main de Diderot, c'est bien lui qui compose ou qui assume ce qu'il s'approprie. Le refus de l'œuvre définitive me semble le passage essentiel des belles-lettres à la littérature. Les belles-lettres vont alors pencher du côté de l'érudition...

S. P. J'ai eu l'impression que ce refus de l'œuvre était aussi lié à celui de l'auctorialité. Diderot nie la position d'auteur comme autorité et invente une fiction de l'échange, du dialogue, où chacun a un point de vue, dans une circulation de ces points de vue...

M. D. Nous sommes victimes de nos catégories ; car quand nous lisons *Le Neveu de Rameau*, nous sommes tentés d'identifier « Moi » avec Diderot ! Ce que j'aime beaucoup dans le dernier livre de Jean-Claude Bourdin est qu'il souligne précisément que si l'on veut comprendre *Le Neveu de Rameau*, il faut renoncer à cette identification. Dans le *Salon de 1767*, « Moi » dialogue avec l'abbé au cours de la promenade Vernet et « Moi » n'est pas Diderot...

S. P. Quand bien même il se mettrait en scène, comme dans l'entretien avec la Maréchale... Nous en avons un peu parlé, mais par-delà la question de l'image proprement dite, comment comprends-tu le travail que Diderot opère sur la langue ? Je pense à l'écriture des contes notamment, dans laquelle on a pu reconnaître une forme inédite de « réalisme » avant l'heure, qui rompt singulièrement avec son époque me semble-t-il. Quand on lit les contes, bien des commentateurs ont été saisis de ce « réalisme »...

¹ Jean-Honoré Fragonard, *Le Grand Prêtre Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé* (1765), Paris, Musée du Louvre, 3,09 m x 4 m.

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Il y a d'une part le refus de l'écriture qui serait une fixation définitive. Nous sommes toujours avec Diderot dans une pseudo-oralité. La Religieuse écrit, mais elle parle à Croismare. Jacques le Fataliste raconte à son maître.

S. P. Il y a une hésitation entre *conter* et *raconter*, du côté du récit. Quand on parle ou qu'on raconte un conte, c'est toujours à quelqu'un, comme le dit Diderot !

M. D. Oui, et quand on parle, on se permet des néologismes, des formules osées. On abandonne le langage académique et on crée...

S. P. Et l'on se risque aussi à dire des choses, dans la confidence...

M. D. Comme dans les lettres à Sophie Volland...

S. P. Ou le mot à l'oreille du père...

À propos des contes encore, mais sans doute cela vaut-il pour toute son œuvre de fiction, il me semble que relativement à la question morale, ils peuvent être envisagés comme un « laboratoire des cas de conscience¹ » pour reprendre le titre du livre de Frédérique Leichter-Flack. Serais-tu d'accord avec cette idée ? L'œuvre de Diderot a souvent été commentée dans sa dimension proprement expérimentale de laboratoire, mais j'ai l'impression que cela vaut encore plus particulièrement pour la constitution des idées morales.

M. D. Oui, étant donné qu'il est issu d'une famille religieuse et qu'il a reçu une solide éducation chrétienne...

S. P. Il y a un côté « casuistique » parfois. Le mot est employé dans *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, pour le mettre à distance évidemment, mais il me semble que ce n'est pas par hasard.

M. D. Toute sa formation pose le problème des cas de conscience.

S. P. Avec la permissivité que certains ont reproché aux casuistes, comme Pascal. C'est une éthique du cas, du particulier, de l'exception.

M. D. C'est le problème du nominalisme. Y a-t-il des espèces ou des cas ? Il n'y a pas deux feuilles du même vert, deux individus qui ont la même voix. La loi doit être interprétée, adaptée aux circonstances.

S. P. Il n'y a pas de substance, mais il n'y a que des accidents...

M. D. Le même acteur ne dit jamais deux fois de suite « Zaire, vous pleurez² » avec le même ton. Il n'y a plus que des cas, des occasions et des moments. Diderot se reprend parce qu'il nous faut un langage commun, il faut bien qu'on pense, donc des abstractions et des idées. D'où la multiplicité des hasards et la chaleur des rencontres, les principes et les règles refroidissent les émotions, mais permettent de vivre et de penser.

¹ Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2023.

² C'est la célèbre réplique d'Orosmane à Zaire dans la tragédie éponyme de Voltaire représentée à la Comédie-Française en 1732.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

S. P. C'est la transition toute trouvée avec la question qui vient !

Je trouve fascinante la reconnaissance, dans le *Salon de 1767* – celui-là même dans lequel Diderot défend la théorie de l'indissolubilité du vrai, du bon et du beau – d'une possible séparation entre l'esthétique et l'éthique. Il pense une morale propre à une espèce d'animaux ou à une autre, et, peut-être au sein de la même espèce, y a-t-il une morale propre aux individus ou à différentes collections d'individus semblables. C'est un fait suffisamment remarquable dans la théorie morale de Diderot pour ne pas être négligé, mais qui ne peut être généralisé. Comment comprends-tu la persistance de ce *credo* platonicien – coïncidence du vrai, du bien et du beau – chez lui ? Est-ce la trace d'une antique métaphysique en matière d'esthétique ou l'expression d'une conviction profonde, d'un accord à trouver entre les trois domaines, accord qu'il conteste ou met en péril lui-même dans certains de ses textes ?

M. D. Tu as répondu à ta question ! (*Rires*) La question est suffisamment détaillée pour apporter une réponse. C'est exactement ce que nous venons de dire sur la tentation nominaliste qui décompose en cas, et la nécessité d'idées générales pour penser et la nécessité pour vivre ensemble de règles communes. Quand on parle au XVIII^e siècle à un prêtre ou à un chrétien convaincu, de ces règles imposées, il remarque qu'il y a aussi la charité, l'amour, donc ces règles sont adaptables, modulables. De même, il y a des lois, mais aussi des procès, des avocats, des plaidoiries et des verdicts inattendus...

S. P. C'est tout ce qui fait *L'Entretien d'un père avec ses enfants*, le dialogue avec le père mais aussi le frère.

M. D. Dans *L'Entretien*, c'est « Moi » qui défend les cas particuliers ; tandis que dans *Le Neveu de Rameau*, c'est le Neveu qui défend l'idée qu'il n'y a pas de généralité, mais seulement des situations, même s'il a une morale de grand scélérat ! Ce n'est évidemment pas une morale. C'est simple et réducteur de dire que Diderot est aussi dans le Neveu, mais il y a quelque chose de vrai quand même. Ce dialogue fait débattre de manière non égale, non symétrique ni réciproque, des besoins que ressent Diderot. Pendant longtemps, on pensait que si Diderot était dans les deux personnages, c'était symétrique. Or ce texte n'a rien de symétrique.

S. P. Totalemment d'accord avec toi.

J'aimerais que tu reviennes sur la conception du sublime chez Diderot. Je me souviens de discussions avec Baldine Saint-Girons¹ et j'aimerais que tu en restitues la teneur. Entre Burke et Diderot, qu'y a-t-il de commun et quelles sont pour toi leurs différences ?

M. D. Diderot découvre Burke et sa théorie du sublime le passionne. Il en utilise immédiatement des éléments dans le *Salon de 1767*. Mais, pour Burke, le sublime est un dépassement de la terreur. Il y a une temporalité et une hiérarchie : le but est la sérénité sublime. Alors que pour Diderot, la terreur reste d'une certaine manière et doit rester.

S. P. Les frissons ne doivent pas s'arrêter ! Burke est-il cathartique ?

M. D. Baldine Saint-Girons est sensible à cette sérénité sublime, à la calme jouissance d'après l'orage. Les Français auraient eu trop le goût d'un sublime de la terreur, insistante et persistante.

S. P. Et continûment menaçante...

¹ Baldine Saint-Girons, *Fiat lux : une philosophie du sublime*, Paris, Quai Voltaire, 1993 et édition de Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Paris, Vrin, 1990.

Entretien 1 – *Diderot et Jean Mayer*

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Voilà. Comme tout à l'heure, à propos de Diderot et l'énergie : la visée est l'équilibre. Je crois que pour Burke, la visée est le dépassement de l'expérience douloureuse et destabilisante, alors que Diderot a besoin que l'on reste déstabilisé dans ses textes.

S. P. Au fond Diderot ne se soucie pas tellement de cet équilibre qu'on voudrait absolument restaurer... Encore deux questions ! René Démoris a intitulé un ouvrage consacré à la peinture de Chardin, *La Chair et l'objet*¹. On considère souvent la poétique et la philosophie du sujet chez Diderot. Peut-on dire qu'il y a aussi et peut-être d'abord une poétique et une philosophie de l'objet, non au sens abstrait, mais saisi dans sa matérialité et sa trivialité ? Est-ce que cette poétique changerait la manière dont il comprend la réalité sociale du temps ?

M. D. C'est vrai. Je me suis amusé à comparer les *Regrets sur ma vieille robe de chambre* de Diderot aux souliers de Van Gogh. Un siècle plus tard, c'est toujours scandaleux de peindre une paire de vieilles godasses ! De même, dans la peinture du XVIII^e siècle, je m'en suis rendu compte récemment, le scandale est de faire des natures mortes qui ont des tailles de peinture historique, de peindre une basse-cour dans un format de scènes bibliques. Les objets aratoires prennent la grandeur des armes épiques.

S. P. Diderot fut longtemps mal aimé ou mal compris en France, ce qui n'est pas le cas en Allemagne, comme l'a démontré Roland Mortier². Pour quelles raisons selon toi ?

M. D. Diderot reste, en France, en-dehors d'un modèle académique qui n'existait pas en Allemagne. Il est aussi extérieur au modèle proprement mondain du salon, car ses conversations ne sont pas celles d'un salon. Même quand il est avec la Maréchale de..., il a une complicité, presque une intimité inacceptable dans un salon. A fortiori avec Julie de Lespinasse dans *Le Rêve*. Il y a une gravure très étonnante, un peu satirique et grotesque, dont je ne connais pas l'histoire, présentée comme le salon de Mme Geoffrin. Diderot est relégué dans un coin, tout seul, comme incapable de boire le thé le petit doigt en l'air !

S. P. Diderot se rebelle souvent !

M. D. Sauvage, un peu ébouriffé : c'est ce qui plaît aux Allemands. Toutes ces générations dans l'Empire sont francophones et en même temps exaspérées par le modèle racinien et le modèle mondain des salons et des petits-maîtres. Schiller qui incarne le *Sturm und Drang* allemand apprécie le Diderot des *Deux Amis de Bourbonne*, qui sont des brigands !

S. P. En ce moment post *#me too*, que dirais-tu du rapport que Diderot entretient avec les femmes, relativement à la question du genre notamment ?

M. D. Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat ! (*Rires*)

S. P. Il y a dans son œuvre une galerie de femmes fortes. Dans son *Essai sur les femmes*, il parle de l'infinie diversité des formes d'un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la vue d'une souris et d'une araignée fait tomber en syncope et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie ! Que t'inspire ce texte et cette idée ?

¹ René Démoris, *Chardin, la chair et l'objet*, Paris, A. Piro, 1991.

² Roland Mortier, *Diderot en Allemagne : 1750-1850*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

Entretien 2 – Diderot et Michel Delon

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

M. D. Je lisais dans le train ce matin un article sur Picasso, accusé par certains et certaines d'avoir profité des femmes. Le ou la journaliste, je ne sais plus, écrit qu'il avait une sexualité débridée. Diderot ne s'est jamais présenté comme un modèle de vertu conjugale. Nous n'avons que peu d'éléments pour juger sa conduite à travers nos critères actuels. C'est ce que nous avons dit sur la diversité, sur la nécessité et l'insuffisance de cadres : il est fasciné par les hybrides. Dans la première satire, il y a un texte sur la voix d'un grand castrat, je ne me souviens plus s'il s'agit de Farinelli ou tel autre. J'ai essayé de lire *Le Neveu de Rameau* comme ce personnage qui, au début, représente la virilité antique héroïque et qui à la fin, est en train de mimer sa femme, devient un travesti prêt à toutes les prostitutions. Diderot se passionne, comme dans tout, pour ce qui fait mouvoir les lignes, qui bouge la frontière entre les genres. En même temps, il a besoin du binarisme physiologique pour faire fonctionner la société. Il existe donc cette tension entre sa liberté d'expérimentation intellectuelle et son sens d'un ordre patriarcal.

S. P. Tu as beaucoup édité Diderot. Reste-t-il encore un livre de Diderot que tu aimerais éditer, ou un texte qui mériterait d'être exhumé ?

M. D. Non, il y a eu quatre Folios, qui m'ont vraiment plu. L'édition du *Neveu de Rameau* m'a été jubilatoire : l'édition critique permet de faire éclater le texte, grâce aux notes qui sont à la fin en Folio, comme en Pléiade. On respecte donc le texte et l'idée, mais on peut les mettre en relation, donc en mouvement, du côté des sources ou bien de la réception, ce qui est assez diderotien. Inversement, faire une anthologie des *Salons* était une bonne action pédagogique qui me semblait utile. Il reste les textes de la fin, moins bien connus, *La Réfutation d'Helvétius* et les *Éléments de physiologie*, ou encore les entretiens avec le musicien Bemetzrieder : j'aurais envie de les explorer de plus près.

S. P. Dernière question, ou plutôt deux en une. Nous en avons plusieurs fois discuté, je sais que, comme Diderot, tu crois à la postérité. Peux-tu expliquer ce que la notion représente pour toi ? Si tu te ranges du côté de Diderot contre Falconet, comment interprètes-tu cette croyance ou cette conviction ? Comment s'articule-t-elle avec sa philosophie matérialiste selon toi ? D'un point de vue personnel, parce que j'ai souvent eu le sentiment que tu étais avec Diderot du côté de la postérité.

M. D. Pour moi enseigner, c'est me situer du côté de la postérité. Cela me fait plaisir de voir ce que mes étudiants sont devenus, quelques décennies plus tard, de lire leurs travaux aujourd'hui. De même, à 20 ans, je ne pensais pas à faire des enfants et je suis aujourd'hui ravi d'en avoir fait, de les avoir éduqués et qu'ils aient eu eux-mêmes des enfants. Une continuité s'établit. La postérité n'est pas la statue seulement au milieu de la place publique. À Langres on a le monument à Diderot et puis tous les Langrois attachés aux valeurs des Lumières et à la diffusion de l'œuvre du Philosophe.

S. P. Oui mais j'ai eu le sentiment, depuis que je te connais, que tu es presque habité par cette idée de postérité, comme Diderot : laisser quelque chose et que quelque chose te survivra.

M. D. Nous appartenons à une époque de crise écologique, qui fait que nous ne sommes pas totalement persuadés que la terre et la civilisation humaine persisteront éternellement, ni même longuement. L'idée des belles ruines me tient cœur, nos œuvres sont des belles ruines. Ce que nous connaissons de l'Antiquité n'est sans doute qu'un dixième de ce qui avait été écrit alors, et puis la bibliothèque d'Alexandrie a brûlé. Il y a toute une série de philosophes, auteurs d'œuvres abondantes, dont nous n'avons plus que cinq ou dix formules, copiées et recopiées. Ce sont des ruines, des fragments qui restent. J'adore découvrir dans les bibliothèques des *minores*, un texte dont on ignore l'auteur. Autrefois, à la BnF, on pouvait très bien commander un livre qui arrivait et dont les pages n'avaient jamais été

Diderot et moi
Série – Entretiens

Entretien 1 – Diderot et Jean Mayer

Conversation entre Michel Delon et Stéphane Pujol
Transcription Élise Pavy-Guilbert

coupées. On allait dans l'ancienne salle Labrouste pour demander un coupe-papier ! Coupez-le bien ! C'était donc la première fois que ce volume était lu. On était en dialogue direct avec un écrivain dont le texte avait peut-être été imprimé à très peu d'exemplaires, il n'y en a peut-être que deux ou trois qui existent maintenant. Là, oui, j'ai le sens d'une postérité fragile, hasardeuse, périlleuse même, au-delà des continuités assurées. J'ai une collection de livres anciens. Maintenant, ce qui m'amuse ou m'intéresse le plus, ce n'est pas que le livre soit magnifique, avec une belle reliure, mais qu'il porte des traces de lecture. Ce que j'ai le plus apprécié dans la préparation des éditions critiques, au-delà de la philologie qui est parfois ingrate, c'est travailler sur les manuscrits de Diderot. C'est extraordinaire. À Saint-Pétersbourg, dans une bibliothèque à l'ancienne où la bibliothécaire amène les gros volumes de manuscrits de Diderot, avec son écriture et ses ratures, celle de ses copistes, on doit imaginer la circulation des papiers, c'est bouleversant. Une postérité matérielle...

S. P. C'est la postérité à l'envers : tu reviens sur les traces.

M. D. Oui, et c'est ça, toujours, la postérité.

Fin.